

Extrait du livre "la Partie et le Tout", Werner Heisenberg (éditions Champs)

1933 : conversation avec Max Planck

Planck me reçut dans son salon un peu sombre, mais agréablement arrangé avec des meubles anciens ; j'aurais facilement imaginé, au milieu de ce salon, une vieille lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table. Planck paraissait avoir vieilli d'un grand nombre d'années depuis notre dernière rencontre. Son fin visage étroit portait des rides profondes, le sourire qu'il m'adressa en me saluant avait quelque chose de tourmenté, il avait l'air infiniment fatigué.

"Vous venez, commença-t-il, prendre conseil auprès de moi sur des questions politiques, mais je crains de ne plus pouvoir vous donner de conseil. Je n'ai plus aucun espoir que l'on puisse arrêter la catastrophe, pour l'Allemagne et par conséquent aussi pour les universités allemandes. Avant que vous me racontiez tout ce qui se passe de désastreux à Leipzig – et qui est sans doute comparable à ce qui se déroule ici à Berlin -, je vous raconterai tout de suite une conversation que j'ai eue avec Hitler il y a quelques jours. J'avais espéré pouvoir lui expliquer quel tort énorme on causait aux universités allemandes, et particulièrement à la recherche en physique dans notre pays, en chassant nos collègues juifs ; et combien une telle manière d'agir était absurde, en même temps qu'au plus haut point immorale, étant donné qu'il s'agissait, pour la plupart d'entre eux, d'hommes qui se sentaient pleinement allemands, et qui avaient engagé leur vie pour l'Allemagne – comme tous les autres – au cours de la guerre. Mais je n'ai rencontré aucune compréhension chez Hitler ; bien pis, je dirai qu'il n'existe aucun langage qui permette de s'entendre avec cet homme. Il m'est apparu qu'Hitler a perdu tout contact réel avec le monde extérieur. Il ressent ce que dit son interlocuteur au mieux comme un bavardage importun, et il lui coupe aussitôt la parole en déclamant toujours les mêmes phrases sur la décomposition de la vie spirituelle au cours des quatorze dernières années, sur la nécessité d'arrêter cette décomposition à la dernière minute, etc. On a d'ailleurs l'impression qu'il croit lui-même à ces absurdités, et qu'il se donne la possibilité d'y croire précisément en éliminant, pour ainsi dire par la force, toutes les influences extérieures ; il est ainsi obsédé par ses idées personnelles, inaccessible à toute objection raisonnable ; il entraînera l'Allemagne dans une catastrophe épouvantable."

Je lui racontai alors ce qui se passait à Leipzig, et évoquai le projet formé par les jeunes membres de la faculté de remettre ostentatoirement leur démission, afin de proclamer ainsi avec vigueur et netteté : "Jusque-là et pas plus loin." Mais Planck était persuadé d'avance de l'insuccès d'un tel projet.

"Je me réjouis de voir un homme jeune comme vous encore aussi optimiste, croyant qu'il est possible d'arrêter la catastrophe par ce genre de démarches. Mais, malheureusement, vous surestimez énormément l'influence des universités et des intellectuels. Le grand public n'apprendrait pratiquement rien de votre démarche. Les journaux n'en parleraient pas du tout, ou bien parleraient de votre démission sur un ton si perfide que personne n'aurait l'idée d'en tirer des conséquences sérieuses. Voyez-vous, on ne peut plus influencer sur le cours d'une avalanche une fois qu'elle a été déclenchée. Combien de choses elle détruira, combien de vies humaines elle anéantira, cela est déjà fixé par les lois de la

nature, même si nous n'en savons encore rien. Même Hitler ne peut plus réellement déterminer le cours des événements ; car il est dominé par son obsession, bien plus encore qu'il ne domine tout ce qui l'entoure. Il ne peut pas savoir si les forces qu'il a déchaînées le porteront aux sommets ou l'anéantiront lamentablement.

"Votre démarche n'entraînerait, jusqu'à la fin de la catastrophe, que des conséquences pour vous-mêmes ; peut-être êtes-vous prêt à accepter ces conséquences. Mais en ce qui concerne la vie de l'Allemagne, tout ce que vous pourrez faire ne pourra avoir d'effets, au mieux, qu'après la fin. C'est cela que nous devons considérer. Si vous démissionnez, ce qu'il vous resterait à faire dans le meilleur des cas, ce serait de chercher un poste à l'étranger parmi la grande foule des réfugiés qui cherchent un poste ; peut-être prendriez-vous indirectement le poste de quelqu'un qui en aurait eu davantage besoin que vous. Il est probable que vous pourriez travailler là-bas dans la tranquillité. Vous seriez hors de danger, et, après la fin de la catastrophe, vous pourriez, si vous en avez le désir, revenir en Allemagne ; vous aurez alors bonne conscience, car vous n'aurez fait aucun compromis avec les destructeurs de l'Allemagne. Mais peut-être de nombreuses années auront-elles passé d'ici là. Vous aurez changé, et les gens en Allemagne auront changé. Et l'on peut se demander jusqu'à quel point il vous sera encore possible d'agir dans ce monde transformé.

"Si par contre vous renoncez à donner votre démission et que vous restiez ici, vous avez devant vous une tâche d'une tout autre nature. Vous ne pourrez pas arrêter la catastrophe, et vous serez même forcé, pour pouvoir survivre, de faire de nombreux compromis. Mais vous pourrez essayer, de concert avec d'autres, de former des îlots de stabilité. Vous pourrez rassembler des jeunes gens autour de vous, leur montrer comment on fait de la bonne science, et du même coup également sauvegarder dans leur conscience les vieilles et bonnes échelles de valeurs. Bien entendu, personne ne sait combien de tels îlots subsisteront encore à la fin de la catastrophe ; mais je suis persuadé que même des groupes réduits de jeunes gens doués, à qui l'on ferait traverser cette époque d'épouvante dans un tel état d'esprit, pourraient avoir un énorme rôle à jouer dans la reconstruction qui suivra la fin. Car ces groupes pourraient constituer des germes de cristallisation autour desquels se constitueraient les nouvelles formes de vie. De prime abord, ce que je dis concerne la reconstruction future de la recherche scientifique de l'Allemagne. Mais comme personne ne sait quel rôle la science et la technique seront amenées à jouer dans le monde de demain, cela pourra devenir important également dans des domaines plus vastes.

"Je crois que tous ceux qui peuvent faire quelque chose ici, et qui ne sont pas tout simplement forcés – notamment pour des raisons raciales – d'émigrer, devraient essayer de rester ici afin de préparer un avenir plus lointain. Ceci sera certainement très difficile et non sans danger ; et les compromis que ces hommes seront forcés de faire leur seront plus tard reprochés à juste titre, et seront peut-être même sanctionnés. Mais peut-être que, néanmoins, il faut agir ainsi. Bien entendu, je ne peux en vouloir à quiconque prendrait une décision différente : à savoir, celle de quitter l'Allemagne parce que l'on y trouve la vie insupportable, parce que l'on ne peut plus supporter de voir les atrocités qui s'y passent, et que l'on ne peut pas non plus les empêcher. Cependant, dans la situation épouvantable que nous connaissons maintenant en Allemagne, il n'est plus possible

d'agir de façon juste. Quelle que soit la décision que l'on prenne, on a tort d'une certaine façon. C'est pourquoi en définitive chacun doit trancher pour lui seul. Il ne sert plus à rien de donner ni de recevoir des conseils. Je peux donc seulement vous dire ceci : N'espérez pas, quoi que vous fassiez, pouvoir empêcher beaucoup de malheurs d'ici à la fin de la catastrophe. Pensez cependant, en prenant votre décision, à l'époque d'après."

Cette mise en garde termina notre conversation.